

Tangence



La secte des anandrynes : un difficile embarquement pour Lesbos

Anne Richardot

Number 57, May 1998

Littérateurs atypiques et penseurs irréguliers

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/025967ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/025967ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Tangence

ISSN

0226-9554 (print)

1710-0305 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Richardot, A. (1998). La secte des anandrynes : un difficile embarquement pour Lesbos. *Tangence*, (57), 40–52. <https://doi.org/10.7202/025967ar>

Tous droits réservés © Tangence, 1998

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Le XVIII^e siècle est tolérant, on le sait, et dans les dernières décennies surtout, s'enchantent bien plus qu'il ne se formalise des différents écarts amoureux, qui peuvent dessiner les contours d'une nouvelle liberté de mœurs. La marginalité sexuelle de Françoise de Raucourt et de ses consœurs est à cet égard précieuse : elle ne fait pas que pimenter le commérage, elle alimente aussi l'imagination créatrice de certains écrivains, « obscurs plumitifs » comme les désigne Darnton⁶ qui, tel Pidansat de Mairobert, aiment broder des récits licencieux sur le canevas des petits scandales du monde. C'est ainsi que paraît dans son *Espion anglais la Confession de Mademoiselle Sapho ou la Secte des anandrynes*, sous la forme de trois lettres, datées des 28 décembre 1778, 11 janvier et 11 février 1779. Celles-ci sont suivies d'un texte donné en annexe : l'*Apologie de la secte anandryne ou Exhortation d'une jeune tribade par M^{lle} de Raucourt*, prononcée le 28 mars 1778. L'ensemble forme un petit roman libertin assez classique d'un peu plus de cent pages au total⁷.

Il faut raconter brièvement le contenu de cette correspondance que Milord All'Eye adresse à son compatriote resté en Angleterre. Le texte respecte la mise en scène privilégiée par le roman au XVIII^e siècle : le récit rapporté. Le narrateur principal, un lord de séjour à Paris, rencontre une jeune fille qui, au cours de trois soirées, lui fait part de l'histoire de sa vie, dont la nature scandaleuse justifie le terme de « confessions », à défaut du ton, rien moins que contrit. Au cours de la première entrevue, que retranscrit la première lettre, M^{lle} Sapho raconte comment ses appas et ses bonnes dispositions lui ont valu l'honneur d'être initiée aux « mystères » de la secte anandryne. La seconde lettre retrace les circonstances de sa conversion hétérosexuelle et de sa rencontre avec M^{me} Richard, une entremetteuse qui lui apprend par l'exemple les ficelles du métier. La troisième lettre enfin

6 Robert Darnton, *op. cit.*, p. 166.

7 Le roman fut réédité plusieurs fois pendant la Révolution, sous des titres divers : *Anandria ou Confessions de M^{lle} Sapho* (1789), *La nouvelle Sapho ou Histoire de la secte anandryne par la Citoyenne/ R.* (1791), *La jolie T... ou les confessions d'une jeune fille* (1797). D'autre part, l'édition de 1784 étant parue après la mort de Mairobert, les caractéristiques éditoriales de ce texte sont assez complexes. Pour un historique plus précis, voir Marie-Jo Bonnet, *Les relations amoureuses entre femmes du XVI^e au XX^e siècle*, Paris, Odile Jacob, 1995 et la préface de Pierre Saint-Amand dans *Érotiques et libertins au XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », à paraître.

expose les aventures et mésaventures auxquelles sa courte carrière de prostituée l'a exposée. Passée la première lettre, on retrouve ainsi le schéma et les acteurs traditionnels de la fiction libertine de la seconde moitié du siècle : la galerie de clients — moines débauchés et voluptueux sur le retour —, la confession secondaire au centre du roman, qui interrompt la première pour laisser à quelque instituteur immoral le soin de livrer sa propre expérience — l'histoire de M^{me} Richard —, les lieux de prédilection — le bordel et la petite-maison. De ce point de vue, *La confession de M^{lle} Sappho* rappelle *Thérèse philosophe* : dans les deux cas l'héroïne est très précocement lascive, en rupture de ban avec son milieu et fait son apprentissage sexuel sous la conduite de divers mentors, dont une courtisane aguerrie. La comparaison s'arrête là, car il n'y a guère de « philosophie » dans le texte de Mairobert. C'est la place qu'il accorde aux relations entre femmes qui fonde sa principale originalité.

À vrai dire, le thème de la « tribaderie » n'est développé, ainsi qu'on l'a vu, que dans la première partie du roman, soit 30 pages, auxquelles s'ajoutent l'« Apologie » supposément prononcée par Françoise de Raucourt. Par la suite, M^{lle} Sappho change singulièrement de voie et ne mérite plus du tout son prénom. Le titre du livre, néanmoins, et son sous-titre, « la secte des anandrynes », insistent sur cette étape première de la vie de l'héroïne. Le petit succès de scandale qui a accueilli le roman est d'ailleurs dû avant tout au récit des amours saphiques : outre cette relative originalité thématique, susceptible de piquer des lecteurs quelque peu blasés, la correspondance des deux Lords dévoilait sous des anagrammes transparents les mœurs d'un certain nombre de femmes en vue. Il est assez douteux en réalité que cette « secte » ou « loge » ait réellement existé, sous cette forme ou sous une autre. Si Joan Dejean n'accorde guère de foi à ces rumeurs et y voit plutôt une projection fantasmatique des contemporains⁸, Georges May leur accorde une valeur de témoignage authentique sur la société d'Ancien Régime finissant. Il peut ainsi écrire vertueusement que « les mœurs dégénérèrent à tel point qu'une illustre comédienne

8 Joan Dejean, *Fictions of Sappho. 1546-1937*, Chicago/London, University of Chicago Press, 1989, p. 120 et ss. De semblables bruits couraient à la même époque sur une actrice de Londres, accusée elle aussi de diriger « a lesbian cabal », sans qu'aucun document soit jamais non plus venu étayer ces assertions. Sur ce sujet, voir Emma Donoghue, *Passions between Women: British Lesbian Culture, 1668-1801*, New York, HarperCollins Publishers, 1996.

l'anandryne une figure en quelque sorte idéale de la femme libertine — idéale à la fois par la cohérence et l'exemplarité de sa philosophie érotique, mais aussi par les fantasmes qu'elle peut aisément alimenter chez le lecteur — le roman s'attache à la neutraliser, quand il lui accorde quelque inscription littéraire.

Si les scènes saphiques ne sont pas absolument rares dans la fiction érotique du XVIII^e siècle, elles jouent un rôle codifié peu difficile à décrypter. D'une part, il ne s'agit que de *scènes* précisément : ponctuelles, souvent allusives, elles permettent de mettre en appétit en renouvelant les postures. À tous ses lecteurs qui, c'est bien connu, « ne lisent que d'une main », cette littérature tâche de complaire en flattant les plus évidents fantasmes¹¹. D'autre part, les amours lesbiennes se rencontrent toujours dans les chemins de traverse du libertinage. Soit, en effet, elles constituent un *dévolement*, qui débouche sur l'impasse de la folie, comme l'illustre la mère supérieure de *La religieuse* : sa déviance sexuelle, véritable maladie, la défigure à coups de convulsions nerveuses et la fait sombrer. Soit, plus souvent, elles sont données comme une simple étape dans l'apprentissage sexuel, un *détour* : ces attouchements de perverses ingénues, similaires aux pratiques onanistes qu'ils accompagnent, marquent un éveil érotique qui n'attend que l'homme pour s'épanouir. L'héroïne de *Thérèse philosophe* peut bien faire « toutes sortes de folies » avec son amie la Bois-Laurier¹², son destin véritable, et le but de son initiation, est de vivre pleinement sa sexualité avec le comte, parachèvement d'un parcours qui n'a exploré les voies parallèles que pour mieux rejoindre « la grande route des plaisirs »¹³. Il en va de même de la très grande majorité des romans à vocation galante, qui ne s'aventurent dans la coquinerie saphique que pour satiriser à bon marché l'institution religieuse ou pour révéler l'inexpérience de l'héroïne, s'égarant faute de mieux et de lumières, dans des bras féminins. Les *Tableaux des mœurs* du temps de La Popelinière réunissent ces deux facettes du lesbianisme littéraire : la supérieure fesse lubriquement les couventines, tandis

11 Il faut renvoyer ici, bien sûr, à l'ouvrage de Jean Marie Goulemot, *Ces livres qu'on ne lit que d'une main*, Paris, Minerve, 1994.

12 Boyer d'Argens, *Thérèse philosophe*, dans *Romans libertins du XVIII^e siècle*, Paris, Laffont, coll. « Bouquins », 1993, p. 646.

13 La métaphore « routière » dont la littérature érotique use abondamment se rencontre également dans le texte de Mairobert, comme on le verra plus loin.

que les jeunes filles elles-mêmes s'entre-flattent avec application¹⁴. Mais, comme le laisse entendre Auguste, libertine récidiviste, la quête est animée par le désir de savoir enfin en quoi consiste le mariage auquel elles sont vouées, c'est-à-dire : « comment sont faits » les hommes. Et elle s'écrie, fébrile : « il y a longtemps que je cherche à le savoir!... »¹⁵ Cette curiosité ne saurait bien sûr attendre les noces. Le « fouet à la lavande » que l'on s'administre entre filles n'est ainsi qu'un échauffement en vue de plus grandes prouesses. *La confession de M^{lle} Sapho* peut apparaître comme une rareté dans ce contexte balisé. L'entreprise de normalisation qu'elle met en place est en réalité à la fois subtile et plus radicale : par une approche différente, le roman se pose en exception qui confirme la règle — c'est-à-dire le tabou libertin.

« J'étends un voile... »

Le problème principal que posent ces amours marginales est naturellement que les hommes en sont exclus : on ne peut rien voir, et donc rien en dire. L'invisibilité et le mystère sont aussi, bien sûr, ce qui aiguillonne l'intérêt. La seule façon de contourner cet obstacle est celle que choisit Mairobert en faisant de M^{lle} Sapho une espionne au service des deux Milords : elle a été initiée à la secte, en connaît tous les rites et peut les dévoiler, une fois revenue dans un cercle masculin. Il lui faut pour cela violer le « serment » qu'elle a solennellement prononcé devant le buste de « M^{lle} le chevalier d'Éon », serment « de renoncer au commerce des hommes et de ne rien révéler des mystères de l'assemblée » (85). Racontant en détail, enceinte qui plus est, son expérience anandryne aux premiers curieux venus, on réalise sans peine la figure de dénégation que M^{lle} Sapho incarne, et combien sa parole ne peut que coïncider avec une dégradation symbolique. Sans ce parjure, il est vrai, le récit n'existerait pas : M^{lle} Sapho est ainsi le cheval de Troie des libertins — les épistoliers et les lecteurs. Peter Cryle analyse finement ce procédé de détournement de la parole, qui passe par une trahison, ce qu'il appelle « the fiction of interception. » Dans le cas du roman de Mairobert, « The letters we read amount, then, to a sustained breach of this confidence and draw

14 La Popelinière, *Tableaux des mœurs du temps*, Paris, Union générale d'éditions, coll. «10/18», 1996.

15 *Ibid.*, p. 68.

much of their erotic interest from that very fact.»¹⁶ Milord All'Eye peut ainsi, par narratrice interposée, exercer son voyeurisme et en faire partager les plaisirs. Il ne risque plus la mort, comme les profanateurs romains du temple de Vesta.

Pourtant, malgré son informatrice, *L'espion anglais* ne nous donne à voir que bien peu de choses. Des quinze mois que M^{lle} Sapho passe au sein de la Secte des Anandrynes, on ne sait à peu près rien : l'essentiel du texte de la première lettre se concentre sur la cérémonie d'initiation qui accueille la jeune postulante. Le décor et les accessoires jouent ici un grand rôle. Il faut se représenter la scène suivante : «un superbe jardin de forme ovale» (64), dans lequel se trouve le Temple, ovale lui aussi, et dans ce temple, un salon, également ovale : trois sphères concentriques, donc, dont le centre est un lit sur lequel trône la Présidente (78). Du plafond pend la statue de Vesta. À un bout de ce salon de cérémonie se trouve le buste de Sapho et à l'autre, le socle pour accueillir celui de «M^{lle} d'Éon», quand Houdon l'aura achevé (77), tandis qu'entre les deux sont disposées d'autres statues représentant les amantes de Sapho. Dans ce cadre gréco-romain hiératique bien différent des boudoirs coquins, les disciples se groupent par couple et, silencieuses, écoutent le discours de Françoise de Raucourt. Tout est comme figé : statues ou personnages ont la même consistance, une immobilité marmoréenne qui confère à l'ensemble non pas de la solennité mais une forme d'irréalité assez curieuse. L'exhortation de la présidente ne nous est d'ailleurs pas livrée à ce moment-là puisqu'elle est jointe en annexe au récit. Il semble que Mairobert ne puisse rendre compte d'une telle cérémonie qu'en appelant à lui les autorités antiques — Sapho, Hélène ou Vesta — et, à court d'inspiration, doit se résoudre à citer un long poème en latin vantant les beautés de la femme. Ni gestes, ni dialogues piquants ne trouvent ici place. Cette scène-tableau, qui présente les anandrynes pétrifiées et frappées de mutisme comme sous le coup de quelque enchantement, désamorce la dynamique libertine de cette loge de femmes.

Il apparaît manifeste, en réalité, que le romancier ne veut rien donner à voir lorsque M^{lle} Sapho s'apprête à raconter comment, à l'issue de la séance rituelle, les anandrynes se livrent à une «véritable orgie». Ici, pour la première fois, Milord All'Eye

16 Peter Cryle, *Geometry in the Boudoir. Configurations of French Erotic Narrative*, Ithaca/London, Cornell University Press, 1994, p. 51.

prend la parole directement dans le corps du texte pour s'exclamer : « j'interromps la narration de l'historienne et j'étends un voile sur les tableaux dégoûtants qu'elle nous présenta. Je laisse courir votre imagination qui, certainement, vous les retracera d'un pinceau plus délicat et plus voluptueux. » (87) On nous promettait une révélation des mystères de ce culte, et voilà qu'en réalité on « étend un voile. » Ce n'est pas en raison d'une soudaine pudeur tartuffienne que nous sont dérobées les particularités de cette saturnale mais parce qu'il semble que l'on touche là à l'irreprésentable. La défaillance de Mairobert rappelle celle de Grimm qui, après avoir évoqué dans sa *Correspondance littéraire* l'existence d'une « Loge de Lesbos », déclare aussitôt qu'« il faudrait être Juvénal pour oser écrire le reste »¹⁷. Citant d'ailleurs une des *Satires* qui évoque les mystères romains de la Bonne Déesse, Grimm recourt au même procédé de délégation littéraire que Mairobert : des vers latins remplissent les blancs d'un texte qui ne peut s'écrire. Les ressources de la rhétorique s'épuisent soudain : l'« imagination » du lecteur suppléera à la démission de l'écrivain.

Milord All'Eye ne se contente pas de censurer ce passage du récit de M^{lle} Sapho, il lui confisque en fait d'entrée de jeu la parole en reprenant son vocabulaire et son style, jugés trop crus. Dès l'ouverture du roman, l'épistolier signale son rôle de correcteur. Ainsi, lorsque la jeune fille évoque son éveil à la sensualité, elle en vient à détailler ses charmes nubiles qui la prédisposent à la lascivité et fait mention du « sanctuaire de l'amour » (57). Cette périphrase fait l'objet d'une note de l'Espion en bas de page : « Vous pensez bien, Milord, que ce n'est pas le mot employé par M^{lle} Sapho ; mais j'ai cru devoir substituer cette image au terme de la débauche dont elle se servit, et j'en serai ainsi à l'égard de beaucoup d'autres expressions trop grossières. »¹⁸ La « confession » a tout juste commencé, et déjà perd son authenticité : la narration de M^{lle} Sapho, dont le caractère spontané et ingénument cynique devrait constituer le piquant, est parasitée par la réécriture du Milord. La substitution lexicale est ici particulièrement intéressante par son souci de rectifier le langage dans un sens érotiquement correct. La métaphore qu'impose l'épistolier signale ainsi dès les premières pages le glissement du texte vers une norme libertine. De même que sur les tableaux trop colorés on jette un

17 Grimm, *op. cit.*, p. 159.

18 *Ibid.* C'est moi qui souligne.

voile, sur les termes trop expressifs on plaque un cliché. Il n'y a en effet guère d'images plus éculées dans la fiction libertine que celle du «sanctuaire de l'amour»: la banalité dit aussi la volonté de banalisation, c'est-à-dire de *clichéisation*.

La tribade « putanisée »

Pour réinscrire les aventures de M^{lle} Sapho dans le *lieu commun*, le texte de Mairobert procède en deux étapes, qui correspondent aux deuxième et troisième lettres de *L'espion anglais*. Il faut tout d'abord que l'héroïne recentre sa sexualité en acceptant d'emprunter, selon une autre formule d'usage, «la route du vrai bonheur» (96). Cette «félicité suprême» (90) lui est offerte par un garçon-coiffeur qui la convainc qu'on ne peut faire autrement que de coucher avec eux [les hommes]» (94). L'épisode ne présente guère d'intérêt, si ce n'est qu'il permet à la jeune fille de mettre en parallèle deux formes de «copulations»: l'une jugée «insipide», avec son amante et initiatrice Mme de Furiel, l'autre «trop attrayante», avec son jeune séducteur (99)¹⁹. La comparaison est intéressante, car elle renvoie aux choix de l'esthétique pornographique de Mairobert lui-même. Mais cet épisode est surtout essentiel en ce qu'il marque le processus de standardisation érotique qu'opère le roman. En fait de «félicité suprême», voilà M^{lle} Sapho engrossée, abandonnée et jetée en prison, et il ne lui reste plus guère dès lors d'autre alternative que de se prostituer. À l'époque de son amourette avec le jeune coiffeur, on la prend déjà, avoue-t-elle, «pour une catin des rues» (107). Sa rencontre avec M^{me} Richard l'entremetteuse va faire concorder l'apparence et la réalité et c'est cette nouvelle carrière que toute la deuxième moitié du texte narre complaisamment.

Mairobert déploie ici en effet une salace volubilité: insistant sur les organes et les postures, s'attardant sur les détails les plus

19 L'épisode de séduction, dans lequel le jeune homme travesti se fait passer pour une femme, et *surprend* de ce fait l'héroïne se retrouve dans *Augustine de Villeblanche ou les stratagèmes de l'amour* de Sade (1787), où M^{lle} de Villeblanche, volontiers portée au «saphotisme», se laisse convertir par trahison, et avec plaisir, par le jeune Franville. Il en va de même dans un texte postérieur, *L'enfant du bordel ou les aventures de Chérubin* (1799) qui voit «la tribade Julie» — prénom décidément exploité — «baiselr avec tranport» un «prétendu clitoris», qui n'est autre bien sûr que l'attribut viril du héros tactiquement féminisé.

scrabeux, ces pages contrastent grandement avec les premières du roman. Autant le récit portant sur les anandrynes était, on l'a vu, vertueux et allusif, autant celui-ci est caractérisé par la grivoiserie et la crudité. Nous sommes en terrain connu : les descriptions peuvent recourir à une rhétorique éprouvée et faire défiler une succession de tableaux pornographiques ; la pudeur ne s'effarouche plus de ces « termes de la débauche » qui étaient censurés dans le récit anandryn de M^{lle} Sapho. Au contraire, on peut lire à présent ce commentaire bien différent : « pourquoi rougir de nommer ? » (128) Ce revirement complet est magnifiquement illustré dans un passage au cours duquel un client amateur de sodomie tente de persuader Mlle Sapho de contenter ses désirs. Il déclare, selon ce qu'en rapporte la narratrice : « tout est le vase légitime dans une femme » (151). La formule, aseptisée par l'usage, est assez convenable et semblable en ce sens à celle que privilégiait plus haut Milord All'Eye avec son « sanctuaire de l'amour ». Mais ici, curieusement, l'épistolier manifeste une réaction tout à fait inverse : sa note de bas de page ne se veut pas euphémisante, elle renforce l'expression : « Cet *apophtegme*, dans sa véritable énergie, porte : " tout est c... dans une femme ". »²⁰ La définition d'un soudard en goguette non seulement devient maxime mais demande à être corsée par l'obscénité. Alors qu'il métaphorisait en se récriant d'indignation, Milord l'espion démetaphorise à présent. Mais il est vrai que la jeune tribade a changé d'environnement, et donc de mode de représentation, en se convertissant au « putanisme » (128).

Si l'écrivain est soudainement guéri de son aphasie, s'il ne *rougit plus de nommer*, c'est parce qu'il a abordé à des rivages familiers : délaissant Lesbos et ses mystères indicibles, il nous a conduits vers Cythère. Non pas la Cythère Régence d'un Watteau mais la Cythère Louis XVI dont les « grandes prêtresses » sont des femmes vénales qui monnaient leurs charmes. En d'autres termes, on a rejoint le canon du libertinage fin de siècle en poussant la porte du bordel. La tribade, loin de correspondre à un certain idéal libertin, en est l'antithèse : c'est à la prostituée que le titre revient. L'étymologie même de *pornographie* l'indique : écrit sur les prostituées. On sait que le mot est entré dans la langue grâce au vertueux Rétif de la Bretonne qui publie, en 1769, un ouvrage intitulé *Le pornographe*. Mais longtemps avant cette date le

20 *Ibid.* C'est moi qui souligne.

libertinage se complaît tout particulièrement à mettre en scène les dames de très petite vertu. De *Thérèse philosophe* à *l'Histoire de Juliette*, en passant par *Margot la ravaudeuse*, gynographie et pornographie se confondent bien souvent : le parangon de la femme, c'est la courtisane²¹. Le siècle suit ainsi d'une certaine manière la courbe de l'évolution personnelle du libertin qui commence par s'enticher d'une Manon, badine avec une marquise, puis finit habitué de maison close. Évolution que résume brutalement un des clients de Mlle Sapho : « il [faut] en revenir aux putes » (149).

Françoise de Raucourt, dans son discours apocryphe, l'« Apologie de la secte anandryne », appelait saint Paul à la rescousse pour mettre en garde contre le zèle mal informé : « la lettre tue et l'esprit vivifie » (162). C'est précisément à quoi s'est employé malicieusement Mairobert en faisant de l'« Apologie » lettre morte, pour lui substituer l'esprit d'un libertinage plus conforme. Et c'est ainsi que M^{lle} Sapho est devenue catin.

21 Sur l'importance de la figure de la prostituée dans la littérature libertine au XVIII^e siècle, voir l'excellent article de Kathryn Norberg, « The libertine Whore : Prostitution in French Pornography from Margot to Juliette », dans Lynn Hunt (dir.), *The Invention of Pornography : Obscenity and the Origins of Modernity, 1500-1800*, New York, Zone Books, 1996, p. 225-252.